

LA
RENAISSANCE
JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC-PARLER

Ce qui manque le plus au ministère, c'est une direction.

Tous les membres qui le composent sont individuellement de très-honnêtes gens, de très fermes républicains, dignes de toute confiance; malheureusement, aucun d'eux ne possède cette autorité, cet ascendant indispensables à tout gouvernement.

Il y a bien un président du Conseil, mais ce président du Conseil n'est que nominal.

Lorsque M. Grévy a, dans une excellente intention, choisi M. Waddington pour former le cabinet, il a certainement beaucoup regardé à l'extérieur, mais pas assez à l'intérieur. — Personne ne s'est fait d'illusion à cet endroit, personne n'a pu considérer l'honorable ministre des affaires étrangères comme un chef de cabinet sérieux, capable de donner à la machine gouvernementale une impulsion maîtresse, une direction énergique.

Le père Dufaure, malgré ses timidités libérales, avait du moins cet avantage d'être un vieux routier politique, rompu à tous les secrets du métier, et qui, du haut de son expérience de quatre-vingt-deux ans, savait tenir avec une certaine vigueur le gouvernail de l'Etat.

C'est cette sûreté de main que nous avons le regret de ne pas retrouver aujourd'hui dans le cabinet Waddington.

C'est cette unité d'action qui, faisant défaut, laisse le champ libre à des hésitations, à des tiraillements et à des incertitudes trop faciles à exploiter par nos adversaires.

Assurément, le ministère n'est pas un ministère homogène dans le sens absolu du mot. Ses éléments ont été pris, comme c'était justice, dans tous les groupes de

la majorité : MM. Waddington, de Marcère, Léon Say, y représentent le centre gauche, MM. Le Royer et Ferry la gauche, M. Lepère l'union républicaine; il y a donc entre ces messieurs certaines divergences, non pas dans les principes précisément, mais dans les moyens d'application. — Les uns voudraient aller doucement, les autres un peu plus vite; mais en somme, rien n'est plus facile pour des hommes pratiques que de tirer de cet ensemble de vues une *moyenne* sur laquelle on tombe d'accord et qui soit le principe dirigeant, la base de l'action gouvernementale.

Or cette moyenne, ce principe dirigeant, cette action d'ensemble, nous l'attendons encore. Nous voyons bien chaque ministre se mouvoir dans le cercle de ses attributions spéciales; nous voyons bien M. Ferry s'occuper, en discours tout au moins, des réformes de l'instruction; nous voyons bien M. Léon Say penser à son budget, M. de Freycinet à ses chemins de fer, M. de Marcère à sa police et M. Le Royer à ses mouvements judiciaires.

Tout cela est parfait et marque d'excellentes intentions dont nous n'avons jamais douté. Mais le programme d'ensemble où est-il? Mais la main expérimentée et ferme, qui doit présider à l'exécution de ce programme, où se cache-t-elle?

Les journaux réactionnaires, enchanés naturellement de ces tâtonnements, viennent de nous raconter, avec toute l'ironie dont ils sont susceptibles, l'histoire du secrétaire général du Conseil d'Etat, renvoyé comme un volant de raquette de M. Le Royer à M. Goblet, et de M. Goblet à M. Antonin Dubost, sans qu'aucun de ces messieurs ait pu lui faire connaître les vues du gouvernement sur la réorganisation dudit Conseil d'Etat.

Tout en faisant la part de l'exagération

des principes horriblement subversifs. — La gravité de son visage et de son maintien n'est qu'un masque qui sert à tromper les nigards.

En dépit de son austérité républicaine et de sa fausse bonhomie, on le croit capable des actes les plus monstrueux. — Il n'est pas prouvé encore que Grévy (Jules) n'ait pas pris une part active aux abominations de la Commune. Beaucoup de témoins dignes de foi ont cru le reconnaître sous les lunettes et sous la barbe postiche de Raoul Rigault. — Si les otages revenaient au monde, ils pourraient en dire long sur ce point délicat. — Quoique Jules Grévy présidât l'Assemblée de Versailles au moment même où s'exécutaient les massacres de la Roquette, cette coïncidence bizarre prouve simplement que Jules Grévy est un avocat retors qui a su se créer un *alibi*. — Si jamais Jules Grévy devenait chef du pouvoir, les conservateurs n'auraient plus qu'à filer en Suisse auprès de Gaillard père.

En marge du dernier rapport se trouvent ces deux notes : — Sujet d'article pour le *Bulletin des Communes*.

Et plus bas : — Allocation supplémentaire à l'agent 47, — 2 francs 35 c.

Dossier Gambetta.

Il n'y a qu'un mot pour qualifier Gambetta, c'est le mot *canaille* : Gambetta résume en effet tous les vices, toutes les scélératesses et tous les crimes.

et de la malveillance, il peut bien y avoir quelque chose de vrai dans cette aventure.

Pourquoi? Parce que le ministère n'a pas encore une opinion faite sur le Conseil d'Etat et sur les réformes à y introduire.

La chose vaut pourtant la peine d'être examinée et étudiée, et on s'explique mal que des hommes d'Etat arrivant au pouvoir n'aient pas des principes arrêtés à l'endroit de tous les organes essentiels d'un gouvernement.

Il est donc essentiel de sortir au plus tôt de cette période de tergiversations et d'incertitudes. Le devoir du cabinet est de dresser un programme d'ensemble et une fois ce programme arrêté de le mettre à exécution sans timidité, sans hésitation et sans faiblesse.

Si M. Waddington n'a pas un prestige suffisant pour mener à bien cette tâche politique, pour tracer la voie à ses collègues, qu'on lui donne un successeur à la Présidence du Conseil, car il est urgent que cette Présidence ne tombe pas en quenouille.

JACQUES BARBIER.

UN INGRAT

Le général Le Flô a eu enfin son jour de gloire. Il vient d'illustrer son nom par un pétard qui le fera certainement passer à la postérité.

Ce diplomate sans pareil, qui faisait à la patrie le sacrifice de sa vieillesse, n'a pu résister au chagrin de voir, en France, « l'armée soumise aux fluctuations de l'opinion publique. » Il suit dans sa retraite « le glorieux soldat de Reischaffen, de Sedan et du... 24 Mai. » M. Waddington a été prié de faire agréer sa démission d'ambassadeur à Saint-Petersbourg par le nouveau président de la République.

Ainsi, des bords de la Newa, M. Le Flô suivait d'un oeil très-attentif tous les mouvements de notre organisation militaire. Ren-

Cela est tellement vrai, que dans la haute société et pour les gens bien pensants on ne parle jamais du dictateur de Tours sans ajouter : « cette canaille de Gambetta. »

Dans les petits salons de l'Elysée, où l'on était tenu à plus de réserve, les belles dames disaient simplement : « cette horrible créature de Gambetta. »

Tous les renseignements pris sur le compte du député de Belleville justifient amplement, du reste, sa mauvaise réputation.

Il est de notoriété publique qu'il a volé à l'Etat les deux cent quarante-quatre millions de l'emprunt Morgan, ce qui explique le luxe de ses équipages et le confortable de sa cuisine.

Au point de vue politique, il professe les pures doctrines de la Terreur, et Marat lui-même était un être inoffensif auprès de ce que serait Gambetta, si jamais la France avait le malheur de tomber entre ses mains criminelles.

Destruction immédiate de tout ce qui existe d'honnête, de juste et de bon dans la société, — proscription des magistrats, persécution du clergé, démolition des églises, liquidation et pillage de la fortune publique, telle est l'essence du programme de Gambetta.

Il est bon d'ajouter que comme homme privé, le dictateur de Tours a des mœurs abominables. — On a de fortes raisons de croire que c'est lui qui, le

seigner son gouvernement sur les tendances de la politique moscovite était pour lui chose accessoire. Son véritable objectif était l'armée, dont il fut longtemps, comme on sait, une individualité saillante, et c'est pour communiquer ses vues sur les questions d'habillements, de subsistances et autres, qu'il arrivait, sans doute, de temps à autre à Paris, laissant à ses secrétaires les soucis de la diplomatie et l'ennui de l'exil. Le jour où il a vu l'armée en péril, crac!... il a signifié son mécontentement par un « passez-vous de moi » bien senti.

Il n'est pas probable que le nouveau président de la République se soit bien fait prier pour rendre le général Le Flô aux douceurs de la retraite. Pour l'honneur de M. Waddington, nous sommes plutôt enclins à croire que celui-ci aura eu même quelque velléité de répondre sur le champ à la missive impertinente de l'ami « du glorieux soldat » par une révocation pure et simple.

Comment qualifier, en effet, l'épître déplacée de ce général obscur, que la République a élevé aux honneurs, qu'elle a comblé de ses largesses, et qui le prend de si haut — et de si loin — pour faire la leçon aux vainqueurs de la conspiration royaliste.

M. Le Flô n'est qu'un ingrat.

Son patriotisme se fût alarmé à bien plus juste titre, le jour où une coalition monstrueuse renversa du pouvoir M. Thiers, de qui il tenait sa grasse ambassade. Il y aurait eu, alors, quelque pudeur de sa part à suivre dans sa retraite « le glorieux libérateur » du territoire.

Il a justifié de tout point par son incartade les réclamations qui s'élevaient depuis longtemps à son encontre dans la presse républicaine.

Hélas! tous les « Le Flô » de la diplomatie ne sont pas à la mer!

Que d'ingrats, que de nullités hostiles à la République, que de beaux fils de famille, récalcitrants à nos institutions, peuplent encore à l'étranger nos palais d'ambassades et nos consulats!

On aurait tort, grandement tort, de les laisser gémir sur la décadence de la diplomatie française, par suite de sa sujétion aux « fluctuations de l'opinion publique, toujours si mobile ».

Si M. Waddington a pu éprouver quelques scrupules jusqu'à ce jour, après le camouflet qu'il reçoit de M. Le Flô, il n'y a plus d'hésitation possible.

A quelque chose, un camouflet doit être bon!

premier, a donné le conseil et l'exemple de découper en morceaux les femmes qui ont cessé de plaire.

Observation en marge de ce rapport :

« L'agent Bel-Oeil a fait preuve d'entrain, d'imagination et de verve. — Homme à lancer dans la littérature, sera un excellent mouchard de la presse. »

Dossier Jules Simon

Un républicain accomodant. Ami de tout le monde, sauf de Gambetta. Distribue volontiers ses poignées de mains et ses sourires aux adversaires les plus acharnés de la République. On croit l'avoir vu embrasser M. de Broglie, au lendemain du 16 mai. Si le fait n'est pas vrai, il est vraisemblable.

M. Jules Simon n'est pas un homme dangereux. Sa philosophie a les manches assez larges pour ne se trouver gênée dans aucune situation. D'un caractère aimable au possible, surtout avec les réactionnaires, il n'a jamais hésité à prodiguer ses faveurs aux ennemis de son parti : touchante sollicitude qui prouve une bonté d'âme voisine de la naïveté. M. Jules Simon, qui passe pour habile, est en effet l'homme du monde le plus facile à tromper. Roulé comme une pelote par les conseillers de l'Elysée, il n'a jamais voulu croire à sa chute avant d'être par terre, et peu s'en est fallu que, dans cette désagréable situation, il ne s'écriât : grand merci!

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

LES DOSSIERS DE LA POLICE

On sait que ces fameux dossiers sont la grosse difficulté de l'enquête.

Pourquoi les dissimule-t-on avec tant de soins, tant de précautions?

Il faut croire qu'ils contiennent des révélations terribles et singulièrement alarmantes pour qu'on ait invoqué à leur endroit le *non possumus* du secret professionnel.

Nous n'aurons point de ces scrupules enfantins.

Grâce à quelques pourboires adroitement distribués à plusieurs mouchards de la presse, nous avons pu mettre la main sur le pot aux roses, et nous le découvrons sans vergogne devant nos lecteurs.

Dossier Grévy.

Ce dossier, qui porte le numéro d'ordre 157, est composé en grande partie de notes fournies au ministre Fourtoul pendant la période du 16 Mai. — En voici le contenu : — Grévy (Jules), homme très-dangereux, — cache sous des dehors modérés

DÉFENDEZ-VOUS DONC!

M. de Marcère, le ministre le moins contesté du cabinet Dufaure est devenu tout à coup le membre le plus suspect du cabinet Waddington.

Se retirera-t-il? Ne se retirera-t-il point? La double question a été posée cette semaine dans la chronique parlementaire, et n'a nullement provoqué un concert d'éloges en faveur du ministre naguère si sympathique.

Il a suffi de deux ou trois articles anonymes d'un journal à un sou, pour détruire une popularité acquise par de longs mois d'une administration franchement républicaine.

Et le mal a été d'autant plus grand, que les accusations ont été précises, répétées, et laissées absolument sans réponse.

On a vu le ministre de la justice parcourir rapidement les pages où son collègue est pris sévèrement à partie, et fourrer avec indignation dans sa poche le journal accusateur. Et c'est tout!

Les reproches adressés à M. de Marcère sont pourtant de ceux qu'un homme d'Etat, soucieux de sa dignité politique, ne laisse pas circuler indifféremment dans la foule.

Il est accusé d'avoir laissé frapper des agents républicains, qui ont commis le crime de déposer librement devant une commission d'enquête; d'avoir des faiblesses inexplicables pour les chefs bonapartistes de la préfecture de police; d'être engagé dans des agissements financiers qui redoutent le jour.

En présence de griefs aussi nettement formulés, quelle idée a eue M. de Marcère d'aller se promener tranquillement à la campagne, et d'autoriser par son silence l'adhésion du public aux bruits déplorables, répandus avec acharnement sur son compte! Quelle confiance illimitée a-t-il dans l'attachement de l'opinion publique, pour se croire au-dessus de toute calomnie! Ce n'est pas, certes, son respect pour la liberté absolue de la presse, qui le pousse à laisser indemne le journal qui l'a mis au pilori.

Quel est donc ce mystère?

Où les imputations de la *Lanterne* sont fondées, ou elles sont diffamatoires.

Dans le premier cas, M. de Marcère doit des explications; dans le second, sa réputation de libéralisme ne serait pas compromise par une rectification éclatante ou par un procès en calomnie.

Pour servir la patrie, disait St-Just, il faut être pur.

Pour remplir des fonctions de ministre, il faut au moins être exempt de soupçons malhonnêtes.

Défendez-vous donc, M. de Marcère!

Rassurez l'opinion publique, qui ne peut

croire qu'on lui ait changé à ce point, en si peu de temps, son ministre de l'intérieur.

Confondez vos calomniateurs par des actes visibles, par une attitude ferme et correcte... ou allez plantez vos choux à Domfront!

Aux genoux de Léon XIII

On ne dira plus que les journalistes sont des déclassés, des aventuriers de plume, qui ne méritent pas plus de compter parmi les gens honorables que les bohèmes de l'art théâtral.

Sa Sainteté Léon XIII leur a fait l'honneur de les admettre en audience solennelle et de les haranguer comme des pèlerins du meilleur crû. Ils se sont trouvés environ 1300 prosternés à ses genoux. Ils avaient apporté au vénérable captif, suivant l'usage, leur petite cassette et leur album.

La satisfaction éprouvée par le Pape a été si grande, qu'il leur a donné une bénédiction de premier ordre et accordé des indulgences à discrétion pour les abonnés de leurs journaux respectifs.

Le grand parti de l'ordre, de la religion et de la famille ne peut manquer d'appréhender avec bonheur qu'il existe un nombre si considérable de « folliculaires » dévoués à la défense des bons principes, et que ces folliculaires ont désormais le mot d'ordre pontifical. Pour notre part, le congrès des journalistes catholiques au Vatican est une agréable surprise, car, s'il est vrai que le dieu des trombes et des cyclones eût jadis fait grâce à Sodome et Gomorrhe, pour la seule présence d'un juste, nous sommes assurés que notre corporation, quelques brebis galeuses qui l'infestent, sera toujours épargnée par la colère divine.

Nous voudrions pouvoir féliciter sans réserve nos confrères de la presse catholique. Mais tout n'a pas été de miel et de rose dans l'allocation, dont le Saint-Père les a gratifiés.

Léon XIII a flétri « ceux qui prétendent résoudre d'après leurs propres lumières les graves questions concernant les intérêts vitaux de l'Eglise ». Vuillot, des Houx, Saint-Genest et leurs sous-orfres, s'ils veulent rester orthodoxes et bénéficier de leurs indulgences, sont invités à passer le plus souvent possible auprès de leur métropolitain pour prendre le *la* de la controverse politico-religieuse, et à ne pas avoir d'opinion personnelle. Voilà qui est un peu humiliant et vexatoire?

Léon XIII a recommandé, en outre, aux apôtres laïques de la propagande contre-révolutionnaire la « tempérance » de langage. Y aurait-il dans les rangs du journalisme, qui combat pour les intérêts vitaux de l'Eglise, des irréguliers, dont la plume se trempe trop souvent de fiel et de venin? — Cette invitation, peu flatteuse, aura fait faire un certain nombre de grimaces. Traverser les monts et les mers pour aller offrir ses hommages au successeur de Pierre, participer à la souscription de l'album et de la cassette, et recevoir, en guise de compliment, une exhortation à rompre tout lien de parenté avec la littérature de l'*Assommoir*, est, en effet, un encouragement assez désagréable.

Cette fois le ton rageur et insultant de la politique cléricale est bel et bien condamné. On ne soutiendra point, ainsi qu'il est arrivé de la condamnation du culte de N.-D. de la Salette, que c'est une fausse nouvelle.

Nous allons donc voir l'*Univers*, la *Gazette*, le *Figaro*, la *Décentralisation*, etc., « bémol-

l'ingratitude est l'indépendance du cœur. Susceptible, par conséquent, d'une conversion à droite.

Dossier Victor Hugo

Un poète qui fait de la politique et un politique qui fait de la poésie. Grande imagination, grande inspiration, grande littérature, mais petit sens pratique : manque volontiers le train pour déposer son bulletin de vote. Remplace ces distractions par des phrases sonores et des périodes brillantes qui charment les lettrés, mais n'attendent pas les urnes. Républicain de sentiment et apôtre de la démocratie, son idéal est trop loin de ce bas-monde pour inspirer la moindre inquiétude, ni offrir le plus petit danger.

Inutile à surveiller.

Dossier Brisson

Le clair de lune de Gambetta. Un homme à flirter.

Tempérament froid, caractère résolu, esprit pratique. Sans atteindre au jacobinisme de M. Clémenceau, le député Brisson a des principes révolutionnaires des plus inquiétants. On ne connaît pas tous les crimes qu'il a commis, mais il est certainement de moitié dans les scélératesses de son patron Gambetta. Bon pour Cayenne.

liser » leurs imprécations ordinaires contre les républicains et les libres-penseurs, et n'avoir plus à leur adresse que des « adjectifs » onctueux! — Ce miracle serait-il possible?

En fait de langage, la tempérance catholique ne nous dit rien qui vaille. Léon XIII, tout en recommandant la modération, nous a traités, nous, journalistes indépendants — d'*empoisonneurs* de la société. On sait d'ailleurs, que les missives pontificales abondent en expressions virulentes. Le vocabulaire officiel, qui reste à l'usage de nos pieux confrères, est assez riche en anathèmes, pour que les articles « épicés » ne disparaissent pas tout à fait de leurs colonnes.

Les « empoisonneurs » de la société n'ont qu'à se tenir sur leurs gardes. Il est probable que nos pieux confrères, dont la mésaventure nous inquiétait, seront vite revenus de leur étonnement.

Pas d'illusions! L'*empoisonnement* cléricale n'est pas enterrement, et la tempérance de langage n'est pas plus une vertu orthodoxe que l'eau de Lourdes est un spécifique antirhumatismal.

Léon XIII a pris soin de se démentir lui-même. Grand merci!

LES SAGES RÉFORMES

La scène traditionnelle qui se passe au ministère de l'instruction publique, chaque fois qu'une nouvelle Excellence s'y installe, a eu lieu, point par point, à l'avènement de M. Jules Ferry.

— MM. les Professeurs, je suis fier d'avoir sous ma direction des hommes éminents par le savoir et par les services rendus au pays!

Monsieur le ministre, vous pouvez compter sur le dévouement absolu à nos fonctions et sur nos sympathies respectueuses.

— MM. les Professeurs, je tiens à vous dire que je regarde l'Université comme l'arche de salut de la patrie, et que j'ai à cœur de contribuer à sa prospérité.

— M. le Ministre, nous vous sommes reconnaissants de vos paroles bienveillantes. Elles nous sont un précieux encouragement.

— MM. les Professeurs, la stabilité n'est pas le progrès. Chaque génération a des besoins nouveaux. Aidé de vos lumières, je tenterai quelques réformes, réclamées par l'opinion publique. Dieu me garde de toucher aux vieilles humanités, qui ont été la manne fortifiante de tant de générations. Nous élargirons, nous perfectionnerons.

— M. le Ministre, vous parlez d'or; l'Université ne repousse pas les *sages réformes*; elle les souhaite et les provoque.

Et la comédie est jouée!

Les « sages réformes! » — Une expérience de trente ans a montré ce que ces paroles signifient. On fera étudier le grec et le latin dans des grammaires un peu plus compliquées. On obligera les candidats au baccalauréat à savoir les « courbes usuelles », et l'on exigera des candidats au baccalauréat des sciences qu'ils connaissent à fond la logique de Port-Royal. Les internes des lycées prendront un quart d'heure de plus sur les récréations pour les exercices gymnastiques. Peut-être les cours de langues vivantes seront-ils réorganisés, de telle façon que chaque élève lise une page d'anglais ou d'allemand, sous la correction du maître, au moins une fois tous les quinze jours. Ces sages réformes opérées, l'Université poursuivra le cours de ses destinées glorieuses!

M. Fortoul, M. Duruy, M. Jules Simon, M. Bardoux, ont voulu successivement des

Dossier Martel

La bête noire de la magistrature des commissions mixtes. Passe pour un honnête homme, mais ne vaut pas cher au fond, puisqu'il n'admire pas les merveilles du 2 Décembre. En raison de son âge et de son peu de danger pour la sécurité publique, M. Martel pourra obtenir le bénéfice de la déportation simple.

Dossier Waddington

Un républicain pas méchant. Ne ferait pas de mal à un bonapartiste. Aime les honneurs, les décorations et les cordons. A rapporté du Congrès de Berlin plusieurs aunes de rubans et la parfaite considération des diplomates de l'Europe. Ne sera jamais un obstacle sérieux, si on sait le distraire avec de la passementerie.

Dossier Le Royer.

Ancien avocat de province; parle assez bien, quoique un peu redondant; — jouit d'une autorité qui le désigne à notre surveillance. — Est capable d'occuper un jour quelque poste important, — si la Révolution triomphe. — Beaucoup d'amis, trop d'amis même, dont quelques-uns compromettants.

Exploiter à l'occasion ce côté faible.

réformes. Sous leurs règnes, on a élagué, on a perfectionné. Le résultat de tant d'émoussages, de tant de perfectionnements, a été la confection de programmes, où la routine a conservé tous ses droits, où les matières d'enseignement accumulées sont si nombreuses, que la digestion en est devenue complètement impossible aux malheureux enfants qui sont condamnés à les avaler jour par jour.

Nous ne doutons pas de la bonne volonté de M. Jules Ferry; mais nous sommes convaincu que ses projets d'innovation dans l'enseignement se heurteront, comme tous ceux de ses prédécesseurs, aux résistances des vieilles barbes universitaires, appelées en délibérer. Pour déranger tout un monde de vieilleseries et d'abus, il faut s'adresser à d'autres qu'à ceux que les réformes contrarient dans la jouissance de leurs situations toutes faites.

Demander à l'Université de se réformer elle-même est aussi illusoire que de prier l'Eglise apostolique et romaine de changer son *Credo*.

Les *sages réformes*, dont a parlé M. le proviseur du lycée Louis-le-Grand, peuvent aller de pair avec la « sage liberté » dont parlaient les officieux de l'Empire.

Si M. Jules Ferry veut sérieusement des réformes, qu'il suive les inspirations de son bon sens, et qu'il recherche les lumières des hommes qui ont, avec l'expérience des besoins intellectuels de la société actuelle, l'indépendance, — nous voulons dire le désintéressement de leurs conseils.

Nous lui souhaitons du flair et de l'énergie. Tous nos vœux sont pour qu'il ne soit pas prisonnier de l'esprit de routine qui a rendu infructueux tous les efforts de ses prédécesseurs.

Il sera un ministre rénovateur ou une doublure des Rouland et des Bourbeau. — A lui de choisir!

La CONVERSION

Si la commission du budget contenait un peu moins d'avocats et un peu plus de financiers et d'hommes d'affaires pratiques, ladite commission se serait vite aperçue de l'énorme boulette qu'elle est en train de commettre.

La conversion de la Rente 5 % est une de ces opérations qui ne se font pas comme on avale un verre de bière, et avant de lancer ce brûlot sur le marché financier, peut-être aurait-on dû y réfléchir à deux fois et même à trois.

Pas du tout, nos Guzman parlementaires, qui ne connaissent pas d'obstacles, s'empressent, dès leur première réunion, de crier par-dessus tous les toits et par-dessus toutes les Bourses : Nous voulons la Conversion!

Résultat immédiat, une dégringolade de trois francs sur le 5 %.

Que cela continue, et la Rente 5 % se convertira toute seule, c'est-à-dire que de baisse en baisse elle descendra au pair, ou tout au moins à un taux auquel le bénéfice de l'Etat sera à peu près nul.

M. Léon Say, du moins, y mettait plus de discrétion.

Quand M. Sourrignes lui demandait, dernièrement : — Que pensez-vous de la Conversion!

Dossier Jules Favre.

Peu de chose à dire. — Un magnifique instrument dont les cordes sont brisées.

Dossier Albert Gtgot.

Un excellent homme, mais un bien mauvais préfet de police. — L'homme le plus mal renseigné de Paris et de la province. — Ne sait jamais ce qui se passe chez lui. — Ne connaît pas même le nom et le numéro de l'agent chargé de le flirter. — Manque de vocation et de flair. — Devra être révoqué immédiatement au jour de la Revanche.

Dossier de Marcère.

Au moment où, avec une curiosité légitime, nous ouvrons ce dernier dossier, il ne s'en est échappé que des pages blanches. — Délicate attention de M. Jacob, pour un ministre ingénieux, qui a inventé le truc sauveur du *Secret professionnel*.

Dans tous les cas, les révélations qui précèdent suffisent à démontrer que, si la police politique coûte cher, elle gagne bien mal son argent.

— Je n'en pense rien, répondait-il, et si j'en pensais quelque chose, je me garderais bien de le dire.

Et, M. Léon Say avait raison. La première condition de réussite, dans une question de ce genre, c'est le silence et l'ombre. Du moment que votre mèche est éventée, l'affaire est compromise, pour ne pas dire manquée.

En fait, à notre humble avis, la conversion est une sottise et une imprudence.

Qu'est-ce qu'une conversion, en somme? Une banqueroute déguisée.

Vous avez cinq francs de revenu, on ne vous en donne plus que quatre cinquante ou quatre.

C'est l'exercice strict du droit de l'Etat, dira-t-on! Possible, mais il est toujours dangereux en politique d'exercer un droit strict, de tendre des ressorts jusqu'à leur dernière limite d'élasticité parce qu'alors ils risquent de se briser.

Or, le ressort en cette circonstance, c'est le crédit de l'Etat, c'est la confiance, la tranquillité, l'absolue sécurité que présentent ses placements.

Croyez-vous, par exemple, que les rentiers qui ont acheté leur rente à 112 fr. et qui se verront convertis à 105 ou 106, seront enchantés de perdre six ou sept francs par titre?

Croyez-vous qu'ils seront très-empresés plus tard de souscrire à un nouvel emprunt, si l'Etat avait besoin de nouveau de recourir au crédit public?

Cette diminution de capital et d'intérêt imposée au rentier lui restera sur le cœur et il portera son argent ailleurs que dans les caisses publiques.

Parbleu, si tous les porteurs de rente 5 % étaient des souscripteurs de la première heure, des souscripteurs à fr. 82.50, rien ne serait plus juste que de les rembourser à 100 fr. Il y trouveraient encore un bénéfice honnête.

Mais, de ces souscripteurs originaires, combien en reste-t-il? Il n'en reste pas un, sur dix porteurs de rente.

Tout le monde sait que les cinq sixièmes de l'emprunt de cinq milliards ont été souscrits par les grosses maisons de banque et que ces maisons de banque ont repassé ensuite leurs rentes aux porteurs actuels, en cueillant un bénéfice de 20, 25 et 30 fr. par titre.

Il est donc exact de dire qu'en convertissant la Rente 5 %, l'Etat ferait perdre aux rentiers une partie de leur capital et qu'elle leur ferait perdre aussi une partie de leur confiance.

Et pour quel bénéfice, s'il vous plaît?

Les plus optimistes l'évaluent à trente-cinq millions, une fois gagnés.

Trente-cinq millions en tout.

Déjà même, les membres de la commission du budget se sont livrés aux calculs de la laitière Perrette sur l'emploi de ces trente-cinq millions.

Eh bien! nous prétendons que ce bénéfice de trente-cinq millions ne serait pas en proportion avec le préjudice matériel et moral causé à la fortune publique, avec le mécontentement des nombreux rentiers atteints par la conversion.

Quand on fait un placement sur l'Etat, on espère dormir tranquille sur ses deux oreilles. Mais, s'il faut s'entendre réveiller tous les cinq ou six ans par une nouvelle combinaison financière, s'il faut se voir prendre ses bénéfices par la main rapace du fisc : adieu la tranquillité, bonsoir la confiance!

Tel serait le premier résultat de la conversion, en cas de réussite complète : Trente-cinq millions de gagnés, mais la confiance compromise, mais le crédit de l'Etat ébranlé.

Mais, si l'on ne réussit pas! Alors c'est pire et nous tombons en plein gâchis financier. Vous pensiez gagner trente-cinq millions, vous en perdrez trois cents.

Eh bien! nous ne craignons pas de dire qu'en suivant les errements des habiles financiers de la commission du budget, on arrive droit à ce résultat. Une conversion malencontreuse d'abord, et ratée ensuite.

Vous verrez ça!

FEUILLES VOLANTES

Notre prévision s'est vérifiée. La Garonne étant sortie de son lit et le fléau des tempêtes s'étant joint à celui des inondations, un évêque a levé la voix pour dire aux fidèles que Dieu est irrité et que nous méritons ses châtements.

Evidemment, c'est la faute à la République!

On pourrait demander à l'évêque de Montauban, pourquoi la colère divine frappe indistinctement les libres-penseurs de son diocèse et les fervents du culte de N.-D. de Lourdes; pourquoi les républicains de Tarn-et-Garonne sont châtiés de préférence à ceux de Meurthe-et-Moselle; etc, etc.

Demandons-lui seulement pourquoi lui et ses confrères s'acharnent à faire du bon Dieu un être aussi vindicatif que Junon, aussi sanguinaire que Mars, aussi impitoyable que Neptune.

Ah! que nous sommes loin du bon Dieu du bon vieux temps:

« Aux petits des oiseaux, il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature. »

— O —

Un scandale congréganiste, signalé dans un faubourg de Lyon, fait aller les langues des commères et la plume des reporters.

En temps ordinaire, les cagots eussent étouffé l'affaire de leur mieux.

Mais nous traversons des temps anarchiques. Il faut payer d'audace; il faut tenir tête à l'hydre de la calomnie et de l'impunité.

— *Sursum corda!*... — Aussitôt un marguillier se dévoue. L'Esprit Saint aidant, il rédige une lettre éblouissante, qu'un journal politico-religieux publie, et dans laquelle on prouve que c'est la presse radicale qui a fait tout le mal, que ce sont les enfants victimes des obscénités du cher frère qui ont tort, et que, *nonobstant*, les pères de famille gardent toutes leurs sympathies à l'école congréganiste.

Pas dégoûtés ces honnêtes pères de famille!

Comment la fréquentation des cercles catholiques peut-elle rendre stupide à ce point?

La seule excuse que puissent invoquer les « pères de famille » en question, c'est qu'ils n'ont pas lu ce qu'on leur donnait à signer, et qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.

— O —

On annonce le départ d'Orthographe 1^{er} pour le pays des Zoulous.

L'intéressant fils d'Eugénie va suivre les opérations de l'artillerie royale d'Angleterre.

Les affidés du parti ont cru à cette bonne blague.

Ce voyage lointain cache tout simplement une entreprise amoureuse.

Orthographe 1^{er}, qui a juré de faire un mariage d'inclination, ayant vu dans le *London Illustrated*, le portrait d'une princesse négresse, s'en est amouraché et va demander sa main sous la protection des canons anglais.

Bien pensé, jeune prince!

La lignée des Bonaparte a besoin d'un sang nouveau!

SALON LYONNAIS

M. Belliveau. — Un portrait après décès. M. Belliveau n'est pas le premier venu tant s'en faut, et si son modèle n'était pas mort, nous louerions comme il convient : des chairs vigoureusement rendues, des mains bien accrochées et des recherches anatomiques qui ne reculent pas devant une certaine rudesse. Mais, il vaut mieux attendre que M. Belliveau nous fasse un portrait vivant.

M. Comte. — M. Comte a intitulé son tableau *Dante*. Il eût mieux fait de l'appeler : *Un Goûter sur l'herbe*.

Les gentilshommes et les nobles dames qui se pressent sur la pelouse dans des poses abandonnées, revêtus de costumes dont nous ne contestons ni la richesse, ni l'habile confection, sont en effet les seuls personnages qui intéressent. Quant à *Dante* que l'on aperçoit là-bas tout au fond, au milieu d'arbres rouges, il a l'air tout au plus d'un personnage de féerie, entouré de flammes de Bengale. Maigre apothéose, peinture bien fade et dans tous les cas composition ratée. Il nous semble que le *Dante* valait mieux qu'une place de comparse.

M. Dagnan-Bouveret. — *Orphée et les Bacchantes*. — Le torse d'Orphée est un bon morceau de peinture, mais la tête est vulgaire. Quant aux Bacchantes, autant qu'il nous a été possible de les apercevoir dans le coin où est fourré le tableau, elles nous ont paru *lées de vin*. C'est peut-être abuser de la couleur locale.

M. d'Avril. — L'artiste grenoblois, fidèle à nos expositions, a un parti-pris dont il ne sort guère : de violentes oppositions de lumière et d'ombre. Il en résulte un modelé assez puissant, seulement ce modelé aurait besoin d'un peu plus de précision et de dessin. Tout cela peut être excellent pour des pochades d'atelier; mais, c'est abuser de la permission que de donner des choses aussi lâchées à une exposition.

M. Beauverle. — Toujours les bords de l'Oise, naturellement. Un grand tableau bien étudié, d'une tonalité harmonieuse, mais singulièrement triste. On voudrait un petit éclair pour réveiller tout cela.

M. Allemand fils. — Pas gai non plus, le paysage d'hiver de M. Allemand fils. Toutefois, il serait injuste de n'y pas reconnaître une grande allure et une sûreté de main bien supérieures aux études que M. G. Allemand nous avait données jusqu'à présent. Cette fois voilà un tableau.

M. Toudouze. — *La plage d'Yport*. — Il faut une adresse rare et une singulière dextérité de pinceau pour mettre en scène toute la *gentry* d'une plage élégante. Robes, mantilles, ombrelles, voiles, chapeaux, cheveux au vent, ce n'est pas une mince affaire que de chiffonner, de retroucher, de faire flotter, chatoyer et reluire toutes ces élégances en plein soleil, sur un sable brûlant. M. Toudouze y a réussi avec assez de bonheur. Maintenant nous avouons que c'est dépenser beaucoup de talent pour un sujet d'un intérêt médiocre et qui relève moins de la peinture que des illustrations de la *Vie parisienne*.

M. Palizzi. — M. Palizzi nous a envoyé deux familles intéressantes : Une vache et son veau, une ânesse et son ânon. — Nous préférons la vache et le veau qui sont peints hardiment, d'un seul jet, par un pinceau exercé et sûr de lui. — Pour l'ânesse et l'ânon, sans vouloir les humilier, ces bourriquets sentent un peu la convention, et ne seraient pas trop déplacés dans une boutique de joujou.

M. Karcher. — Voilà encore d'aimables roussins qui font le plus bel ornement d'un pâturage. Il y a de très-bonnes qualités dans cette toile, où l'on trouve une recherche consciencieuse de la vérité et de la nature. — L'exécution demanderait un peu plus de souplesse.

M. Sallé. — M. Sallé revient à ses paysannes, à la bonne heure. — Sa *Batteuse de beurre* est prise sur le vif. — Nous lui voudrions cependant moins d'immobilité et de raideur. — Notons un bon portrait de vieille dame, exécuté simplement avec une grande vérité d'expression. — Ce doit être un portrait ressemblant.

M. Condamin. — Un bon portrait également, très travaillé, très fouillé, et dont l'ensemble se tient bien. Il est fâcheux que le fond, d'un bleu malheureux, donne à la physionomie une teinte violacée. — Il serait facile de modifier cela et cette œuvre consciencieuse reprendrait toute sa valeur.

M^{lle} Madeleine Lemaire. — Un charmant tableau bien parisien, que cette agréable personne assise sans façon sur une table et pinçant de la mandoline pour agacer sa perruche. — Ce que nous aimerions le moins, c'est la figure dont le rire est un peu forcé, mais il est difficile de traiter des accessoires et des étoffes avec plus de légèreté et de souplesse. Il y a surtout une robe enlevée en pochade, du bout du pinceau avec une dextérité merveilleuse. — Joli sujet d'étude pour les peintres, qui, sous prétexte de soieries, nous donnent trop souvent de la tôle vernie.

De Profundis!

Encore un Mardi Gras de passé, encore un carnaval de fini! Carnaval! Mardi Gras! Nous sommes obligés parfois de forger des mots pour exprimer des choses nouvelles; en compensation, il est tous les jours des mots qui s'en vont, par ce qu'ils ne s'appliquent plus à rien. Carnaval, Mardi Gras, qu'est-ce que cela signifie maintenant?

On riait, paraît-il, autrefois, même à Lyon. Le Carnaval était bruyamment fêté; tous s'en mêlaient. Les Lyonnais qui jadis, tout comme aujourd'hui, ne trouvaient drôles ni la misère ni les soucis, avaient au moins l'esprit de s'accorder un peu de répit et de mettre de côté pour quelques instants leurs peines.

Les Jours Gras étaient jours de bombance et de liesse; les fabricants fermaient leur boutique, et la pièce commencée restait interrompue sur le métier au canut. Les vieux ne parlaient pas non plus sans regret du dimanche des Brandons, de la plaine de Saint-Fons, où les masques se donnaient rendez-vous. C'était là qu'on en débitait : on avait le droit de tout dire, et on était forcé de tout entendre. Tant pis pour qui s'y risquait!

Il y en avait qui mettaient leur ménage au Mont-de-Piété pour louer un costume de prince ou de mousquetaire; ils avaient bien raison. On use toujours du Mont-de-Piété, mais on ne s'amuse plus. Nous laissons ces enfantillages à Nice, à l'Italie, et nous, les gens sérieux, nous nous ennuyons gravement.

Il paraît que c'est un progrès. A quoi cela servait-il? C'était une perte de temps, une occasion de dépenses; et puis c'était bête, disent les grandes intelligences d'aujourd'hui; comme si la joie est jamais bête.

D'austères républicains ont soutenu encore qu'il ne sied pas à un peuple libre de compromettre sa dignité dans de grossières mascarades. Gardons-nous, dans l'intérêt de la République, de laisser cette idée se propager. Dieu merci, il n'est plus à craindre que la France ne devienne un couvent de moines; n'en faisons pas un couvent laïque.

Spinoza disait que l'homme doit être joyeux; il n'est pas moral, en effet, d'être toujours triste; on devient sceptique, le cœur se dessèche, l'esprit se rétrécit.

Hélas! tout ce que nous disons ici ne fera pas renaitre le Mardi Gras; mais que voulez-vous? Chaque année, lorsque cette semaine arrive, nous éprouvons un serrement de cœur, et ces jours, autrefois jours de fête, semblent encore plus tristes que les autres jours qui ne sont pourtant pas gais.

De Profundis!

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — La réussite d'*Etienne Marcel* est complète; — la foule qui se précipite à chaque représentation prouve abondamment un succès dont nous sommes doublement heureux pour la Direction et le compositeur. Seulement, à notre avis, ce résultat indique fort peu le triomphe de la nouvelle école musicale, comme l'espère notre excellent

confrère du *Courrier de Lyon*, dont nous lisons avec un vif plaisir les intéressants feuilletons hebdomadaires. D'autres raisons y contribuent : les sympathies entourant MM. Aimé Gros et St-Saëns, l'ouvrage intelligemment lancé, l'éveil de la curiosité publique, l'éclat de la mise en scène sont peut-être d'aussi puissants motifs d'attraction que la valeur intrinsèque de l'œuvre. Enfin, ainsi que le constate lui-même avec regret notre confrère, ce sont précisément les pages éclairées par un reflet de l'ancienne école qui sont chaque soir applaudies, telles que le trio du deuxième acte, le duo qui le suit, le magnifique ballet et l'ensemble du troisième, avec l'air du ténor au quatrième. Quant aux merveilles de l'orchestration, aux savantes combinaisons instrumentales, voire aux mélodies puissantes ou gracieuses de l'orchestre, qui accompagnent les récitatifs, elles laissent les neuf dixièmes des spectateurs absolument froids.

Bref, c'est la vieille école qui, dans *Etienne Marcel* tend la perche à la nouvelle et la sauve; et nous mettons en fait que, sans les rares sacrifices faits par le musicien à ce que l'on nomme les vieux procédés, sans les passages que nous citons ci-dessus, en supprimant le ballet qui est en somme un hors-d'œuvre exquis et mérite précisément ce reproche qu'on adresse aux opéras d'autrefois d'interrompre l'action du drame, — *Etienne Marcel*, malgré l'immense talent déployé et prouvé par son auteur, n'aurait pas dépassé trois représentations.

La jeune école, croyons-nous, n'a pas suffisamment ménagé les transitions, et du premier coup dépasse le but. Si Donizetti livrait tout au chanteur, les compositeurs du jour donnent tout à l'orchestre; entre les deux systèmes, ne fût-ce que pour nous préparer à la musique dite de l'avenir, n'y a-t-il point place pour le chanteur et l'orchestre réunis? Rossini, qui n'était point complètement un crétin, et mieux, Meyerbeer qui savait à la fois son métier et son public, s'y sont essayés avec un certain succès. Tout le monde, il est vrai, ne saurait être Rossini ou Meyerbeer.

Que dans un temps très-lointain encore, le drame lyrique devienne la plus haute expression musicale et le régal du théâtre, cela se peut; mais actuellement, il est abordable seulement à un petit nombre de privilégiés ou d'amateurs, dont l'éducation est assez complète pour pouvoir étudier une partition, la travailler, en approfondir les beautés, en apprécier le sens, en savourer les sentiments et les intentions.

Pour la masse qui va au théâtre chercher une distraction, il faut le charme immédiat, c'est-à-dire le chant, attendu que la voix humaine est toujours l'instrument qui séduit d'abord et se laisse comprendre à première audition.

La vieille musique est morte, dit-on; mais la nouvelle n'est guère vivace, car ses productions sont assez clairsemées et s'imposent malaisément à l'admiration. Ce n'est pas la vieille musique qui est morte, ce sont ceux qui étaient capables d'en faire; nous voulons parler de la bonne, et non pas, bien entendu, des opéras de feu Clapisson et des œuvres séniles d'Auber.

Et, à cet égard, nous accepterions volontiers le défi de M. Paul Aubry, à savoir d'écouter dix fois de suite, aujourd'hui, la *Muette de Portici*. Il est possible, probable même, que maintenant nous ne l'entendrons pas aussi souvent, pas plus qu'on ne relit dix fois un chef-d'œuvre littéraire qu'on sait par cœur. Seulement, qu'un musicien de n'importe quelle école crée un opéra comme la *Muette*, simplement, avec ses vrais ou prétendus défauts, et nous prenons l'engagement, « sans en trépasser », d'aller l'écouter dix fois. — Et nous ne serons pas seuls.

Samedi passé, une de ces indispositions affectant fréquemment M^{lle} Mézeray, obligeait la direction à avoir recours à M^{lle} Arnaud, pour la représentation d'*Etienne Marcel*. Notre prima-dona, au pied levé et la partition à la main, a chanté le rôle de Béatrix. Nous regrettons de n'avoir pu l'entendre dans cette épreuve dont elle s'est tirée à son honneur, nous a-t-on dit. Cela nous surprend peu de la part de M^{lle} Arnaud, qui n'est peut-être pas une étoile, mais qui est une pensionnaire dévouée, consciencieuse, intelligente et nullement capricieuse, heureuse d'être applaudie quand elle le mérite, et s'efforçant sans cesse de le mériter. Ces qualités précieuses n'appartiennent pas à toutes les chanteuses.

C'est aujourd'hui une affaire conclue. M. Emile Marck est nommé directeur des théâtres. Désirant apporter tous ses soins aux Célestins, M. Marck conserve comme collaborateur, au Grand-Théâtre, M. Aimé Gros. Cette solution est la meilleure qu'on peut souhaiter. D'un côté, elle met à la tête de nos théâtres un administrateur ayant fourni à Strasbourg, Angers, Lille, etc., des preuves de capacité et d'honorabilité; de l'autre, elle permet de reconnaître les efforts artistiques de M. Aimé Gros que les sympathies lyonnaises avaient soutenu, et qu'on n'aurait pas vu sans regret abandonner un poste qu'il a dignement occupé.

Nous ne doutons pas que cette combinaison justifie dans l'avenir les espérances du présent.

Concert. — Bravant les désagréments de toute nature du Nouvel-Alcazar, cette salle sombre, aux dégagements fâcheux, d'une déplorable acoustique, une foule énorme assistait au concert de l'*Harmonie gauloise*, dimanche dernier. Tout en témoignant sa sympathie pour cette société chorale, le public venait entendre notre compatriote Lassalle, — l'étoile de l'Opéra.

Ceci n'est pas un compliment banal à l'adresse du grand artiste. Grâce à l'admirable voix dont il est doué et au talent incontesté qu'il a su acquérir, M. Lassalle est sans contredit l'étoile de la troupe de M. Halanzier et le premier de nos chanteurs français occupant la scène aujourd'hui.

Constater l'accueil plus que chaleureux fait à M. Lassalle serait une superfluité. Un regret cependant se mêlait aux bravos : celui de pouvoir si rarement applaudir sur notre théâtre le célèbre baryton.

M^{lle} Arnaud, MM. Stéphane, Echetto, Cabannes, Ritter, Bontoux et les chœurs de l'*Harmonie gauloise*, ont eu leur part dans le succès de cette fête musicale, à laquelle il manquait malheureusement un cadre plus brillant et un local moins incommode dans tous les rapports.

LAURENT.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable, A. ALRICY.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, suc.

